

*LES MAINS
INVISIBLES*
Ou de la Providence

Roman d'anticipation

« En préférant le succès de l'industrie nationale à celui de l'industrie étrangère, il ne pense qu'à se donner personnellement une plus grande sûreté ; et en dirigeant cette industrie de manière à ce que son produit ait le plus de valeur possible, il ne pense qu'à son propre gain ; en cela, comme dans beaucoup d'autres cas, il est conduit par une main invisible à remplir une fin qui n'entre nullement dans ses intentions ; et ce n'est pas toujours ce qu'il y a de plus mal pour la société, que cette fin n'entre pour rien dans ses intentions. Tout en ne cherchant que son intérêt personnel, il travaille souvent d'une manière bien plus efficace pour l'intérêt de la société, que s'il avait réellement pour but d'y travailler. Je n'ai jamais vu que ceux qui aspiraient, dans leurs entreprises de commerce, à travailler pour le bien général, aient fait beaucoup de bonnes choses. Il est vrai que cette belle passion n'est pas très commune parmi les marchands, et qu'il ne faudrait pas de longs discours pour les en guérir. »

Adam Smith, « Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations »

CHAPITRE I

Paris le 17 janvier 2020, Institut Pasteur, 15^{ème} arrondissement.

Comme chaque matin le professeur Henri Bairolt se rend rue du docteur Roux au laboratoire à la tête duquel il a récemment été promu responsable.

Mais pour le professeur, aujourd'hui n'est pas un jour ordinaire car ce vendredi, ses collaborateurs sont chargés d'un prélèvement sanguin inhabituel fait sur un nourrisson né à Malte, avec pour mission confiée à l'équipe française l'identification des causes mystérieuses d'un étrange handicap physique apparu chez cet enfant baptisé Zago.

Alors que sa gestation et les analyses du liquide amniotique de la mère ne laissaient présager aucune malformation congénitale le petit Zago est pourtant né manchot.

Alors d'emblée c'est sans bonjour qu'il s'adressa à la technicienne Caroline, celle qui avait réceptionné l'échantillon à l'unité de recherche et d'expertise en épidémiologie des maladies émergentes. Pas étonnant ce manque d'amabilité à l'institut, c'est une pratique ordinaire dans le milieu de la recherche d'évite la coutume des salutations quotidiennes considérant que les embrassades ou les poignées de mains sont des vecteurs de propagation infectieuse :

- « A-t-on déjà entamé les analyses ? demanda-t-il ;
- Quelles analyses monsieur Bairolt ?
- Eh bien, n'avez-vous pas reçu l'échantillon de Malte ?
- Vous savez on reçoit des dizaines d'échantillons chaque semaine, alors si vous ne précisez pas lequel il est difficile de vous répondre ;

- Bien entendu vous avez raison, où ai-je la tête ce matin, je vous prie d’excuser ma confusion, je voulais parler de la prise de sang du petit Zago, l’enfant de La Valette ;
- Effectivement, nous l’avons bien réceptionnée...seriez-vous donc préoccupé à ce sujet monsieur ?
- D’une certaine façon oui, je le suis ! »

Toutefois, ne voulant pas en dire davantage il interrompit sans autre commentaire cette conversation pour s’orienter directement vers son bureau situé à l’étage du bâtiment non par surenchère d’impolitesse mais avec l’intention de ne pas faire état de ses mauvais pressentiments qui ne reposaient sur aucun fait objectivement probant. En effet, il faut bien reconnaître que chaque année des milliers de bambins naissent malformés sans pour autant être porteurs d’une maladie contagieuse.

Par ailleurs, l’Institut Pasteur n’aurait probablement pas dû être sollicité à propos de cet enfant né avec deux misérables moignons, car il n’y avait pas lieu de privilégier l’hypothèse d’une origine infectieuse à son invalidité. De toute façon, à l’heure actuelle à défaut de résultats disponibles et consultables, personne ne pouvait faire de conclusions en privilégiant telle ou telle explication, alors à quoi bon tirer des plans sur la comète en imaginant un scénario catastrophe. Peut-être que certains habitants de l’île présentaient une simple mutation génétique locale provoquée par consanguinité, ...allez savoir !

Il repensait à l’exemple des habitants de Limone sul Garda dans le nord de l’Italie, bien connu des spécialistes en biologie, où certains hommes, comme certaines femmes, sont prémunis contre le cholestérol non pas en raison d’une meilleure alimentation mais grâce à une mutation génétique les mettant à l’abri des risques d’A.V.C. ou d’autres maladies cardiovasculaires.

En bon cartésien Henri savait qu'il faut douter de tout en l'absence de preuve bien établie et surtout ne pas se laisser déstabiliser par aucune intuition irrationnelle.

De plus, personne ne pouvait prétendre que cette requête maltaise était vraiment utile car ce sont les mécanismes de la coopération scientifique qui ont mené à cette collaboration internationale. Au fond, c'était bien une opération de routine, il n'y avait vraiment pas lieu de s'inquiéter outre mesure même si le contexte était quelque peu surprenant.

En effet, depuis le mois de septembre 2019, à La Valette, cet enfant était déjà le 10^{ème} cas constaté d'un mal mystérieux observé chez le nouveau-né sans que les médecins puissent trouver la moindre explication à cette étonnante série de naissances problématiques car de fait, malgré toutes les expertises, on n'avait jamais pu mettre en évidence aucun facteur chimique ni pharmacologique présent dans l'environnement familial, facteur qui aurait permis d'étayer la thèse d'une intoxication de la mère dans son milieu habituel ou d'une infection transmise par voie alimentaire, sexuelle, aérienne voire par contact avec des sécrétions humaines ou animales. De plus, hormis La Valette, ailleurs dans le monde entier aucun autre cas similaire n'avait encore jamais été signalé.

Alors ce n'est pas vraiment étonnant que la communauté scientifique ait été alertée tout de suite par l'étrange situation..., effectivement on pouvait se demander pourquoi ce phénomène apparaissait à Malte, plus précisément pourquoi il apparaissait à La Valette. L'interrogation avait du sens et de quoi susciter la curiosité de nombreux chercheurs internationaux dans la mesure où aucune explication médicale pertinente ne pouvait être fournie

à cette succession de cas répertoriés en un lieu précis pendant en un laps de temps donné fort court.

Evidemment sur place, considérant le faible nombre de spécialistes sur l'île maltaise, il ne fallait pas espérer mener des investigations très poussées, aussi tout naturellement c'est plusieurs laboratoires de recherche dans le monde entier qui furent contactés afin d'apporter leur expertise mais aussi afin de trouver une explication à ce phénomène troublant.

Vu la grande réputation de l'Institut Pasteur, la qualité de ses chercheurs et les moyens dont il dispose, c'est assez naturellement que les autorités sanitaires du pays touché ont pris l'initiative de choisir l'offre de service d'Henri Bairolt dont le savoir-faire comme la maîtrise de ses collaborateurs n'était plus à démontrer.

Hélas, le contexte épidémique général de l'année 2020 rendait l'anomalie Zago un peu anecdotique. Les temps étaient fort troublés par des guerres incessantes en Afrique et au Proche Orient avec leurs lots de migrations à l'origine de brassages de populations apportant régulièrement avec eux leurs lots de pandémies très difficilement prévisibles. Mais c'était en quelque sorte devenu la routine à laquelle on s'était habitué avec le temps. Car depuis 40 ans, triste constat, on n'avait même pas encore trouvé de vaccin contre le SIDA, alors inévitablement les infections par le V.I.H. se multipliaient toujours de manière significative sans aucun remède efficace hormis la trithérapie (déjà ancienne au 21^{ème} siècle) ou plus récemment l'administration de Truvada médicament sensé empêcher la transmission du virus.

Ensuite, que dire du Chikungunya qui faisait toujours régulièrement des ravages en Guadeloupe tout en se répandant dans l'hémisphère nord car son vecteur de propagation, le moustique tigre, s'était adapté à d'anciennes régions tempérées qui connaissaient de plus en plus régulièrement des canicules estivales avec des hivers relativement doux ; ce moustique est au demeurant également vecteur du virus Zika.

Sans oublier en Afrique de l'Ouest le mystérieux autant qu'insaisissable virus Ebola disparaissant et resurgissant régulièrement au moment et à l'endroit où on l'attendait le moins !

Terrible bilan donc en ce premier quart du 21^{ème} siècle, où sous des formes plutôt variées les pandémies n'ont jamais été aussi nombreuses mettant en péril la santé des populations les moins nanties, mais aussi progressivement celles des plus favorisés car il n'y avait le plus généralement pas de meilleure solution thérapeutique que la prophylaxie.

Comme il semblait bien loin le temps béni où les chercheurs arrivaient généralement à trouver des remèdes avec en plus des vaccins pour enrayer la progression voire éradiquer les maladies émergentes. Aujourd'hui, non seulement ce temps était révolu mais d'anciennes connaissances, comme la tuberculose se rappelaient au bon souvenir de tous en se propageant à nouveau de manière très inquiétante. D'autant plus inquiétante que les résistances par mutation génétique des vecteurs infectieux rendaient les antibiotiques presque inopérants.

Aussi, en cette mi-janvier, Henri était bien entendu au fait de tout cela. Considérant le contexte sanitaire de la planète entière, il était capable de relativiser l'importance de cette nouvelle mission ni plus ni moins significative qu'une autre. Comme pour exorciser

un stress inopportun il se disait en lui-même « une de plus voilà tout, pas de quoi en faire tout un plat. » Mais malgré tout, il pressentait par une espèce d'instinct primordial que l'affaire de La Valette risquait de causer à l'humanité de sérieux dommages si l'on découvrait une origine virale à cette épidémie, qui heureusement pour l'heure était encore très localisée.

Il en était arrivé à ce point de ses réflexions quand entra dans son bureau sa secrétaire personnelle : Eloïse. Il ne fut pas fâché de son apparition car au moins cette dernière ne faisait pas partie du personnel scientifique, par conséquent elle ne pouvait deviner la nature de ses pensées, tout au moins de celles qui requièrent des connaissances en biologie.

Eloïse avait bientôt l'âge de la retraite et connaissait le moindre recoin de l'Institut, personne n'aurait pu dire depuis combien de temps elle vaquait à ses occupations car nul salarié de l'unité ne pouvait prétendre avoir été en fonction avant elle ou même lors de ses débuts, cette employée avait forcément vu se succéder toutes les générations de stagiaires comme celles de tous les chercheurs. Elle était donc devenue, en quelque sorte, la mémoire vivante des lieux. Et pardi, dans un monde en perpétuels mouvements elle était ce genre de personnes qui vous rassurent, une sorte de balise de repérage spatio-temporelle. Cette femme-là avait, bien malgré elle, le pouvoir inexplicable de rasséréner Henri quand il doutait de ses capacités à mener à bien ses missions, car au fond de lui, il n'avait jamais su s'il avait les épaules assez solides pour assumer la direction de l'unité de recherche et d'expertise en épidémiologie des maladies émergentes, pire il ne savait même pas s'il en avait envie.

- « Henri, l'interpella-t-elle, vous n'avez pas bonne mine aujourd'hui ;

- Sans doute, mais vous savez je n'ai pas eu le temps de prendre mon petit déjeuner, ni même eu celui de m'arrêter à la boulangerie pour acheter des croissants. C'est toujours cette mauvaise habitude de me lever à la dernière minute quand ma femme n'est pas non plus du genre à se lever dès potron-minet ;
- Voulez-vous que je vous apporte un café ?
- Avec plaisir ! »

Eloïse avait toujours été serviable avec tout le monde, ce qui n'était pas pour déplaire à Henri qui trouvait dans cette attention banale et ordinaire une marque de considération, au moins une, pensait-il, lui qui ne savait même pas pourquoi il se trouvait si bien placé à la tête d'une division de l'Institut Pasteur alors qu'il y avait probablement mille autres personnes plus méritantes dont on avait pas retenu la candidature. Ce mal-être ne venait pas des autres mais de lui-même, surtout de son sempiternel sentiment de culpabilité chevillé au cœur et à l'âme, il ne venait pas non plus de sa compétence jamais mise en cause, car à vrai dire son équipe se comportait à son égard de la manière la plus conventionnelle du monde, rien ne pouvant laisser supposer une jalousie ou un dénigrement d'un tel ou d'un tel, d'ailleurs il entretenait des rapports cordiaux avec tout le monde. Mais malgré tout, il ne pouvait s'empêcher d'avoir une inquiétude latente en se demandant pourquoi on l'avait choisi à ce poste au point d'en développer une quasi-paranoïa, éprouvant le besoin soit de se justifier pour un oui, pour un non, soit de se défendre à tout point de vue même quand cela n'avait pas lieu d'être : une incapacité de travail, un jour de congé, un retard imprévu... à chacun de ces contretemps, le voilà décontenancé.

De toute son existence, Henri avait toujours été très peu sûr de lui, son caractère s'était forgé dans la prime enfance avec un père qui

prétendait élever le fils du facteur en le désignant d'un gimmick stigmatisant « le plus beau qui marche dans le caniveau », expression étrange probablement entendue dans une chanson d'Antoine. Heureusement qu'à cet âge-là le fiston ne comprenait pas l'ironie mordante de son père.

Enfin, il la saisissait inconsciemment quand même, diront les freudiens, car sa scolarité en souffrit.

Déjà à l'école primaire, il se détournait de l'enseignement de son instituteur et ses résultats n'étaient pas très bons. Pour l'anecdote, un jour il s'était installé ostensiblement à l'arrière de la classe afin de lire un bouquin pendant le cours, situation qui provoqua inévitablement l'indignation du maître d'école.

- « Mon cher Henri, montrez-moi ce que vous êtes en train de lire ! Oh, est-ce possible ! mais que vois-je dans vos mains, « les mémoires d'un âne » ;
- Oui, c'est de la comtesse de Ségur, monsieur !
- Ça suffit ! assez ! c'est vous qui êtes un âne mon petit Henri ! rangez-moi ça immédiatement ;
- Bien Monsieur... , mais je ne voulais pas vous fâcher ;
- Pour sûr c'est réussi, nous réglerons ça avec vos parents. »

Il aurait mieux fait de dire « avec votre mère » car on n'avait jamais vu son père aux réunions de parents.

Ce dernier, Georges Bairolt était ce que l'on appelle un père absent, un vrai de vrai père absent, pas uniquement et simplement aux rendez-vous des enseignants, en aucune circonstance jamais on ne pouvait compter sur lui. L'homme était plutôt original et ne se comportait pas comme la majorité des citoyens ordinaires car son profil était franchement atypique.

D'un point de vue socio-professionnel, il avait deux formations, l'une d'aviculteur et l'autre de mécanicien dentiste, autrement dit il était qualifié dans le secteur de l'élevage des poules tout en ayant, de surcroît, acquis les compétences dans le secteur de la réparation des prothèses dentaires.

Mais direz-vous, quel rapport entre ces deux apprentissages ? Personne ne le sut vraiment car si par curiosité on posait la question à l'intéressé, il aimait à répondre que les vieillards sont à l'exacte opposé des gallinacés : « quand les poules auront des dents, disait-il, les vieillards n'auront plus besoin de râtelier ». C'était sa manière de botter en touche et on lui reprochait parfois le manque de cohérence dans ses choix existentiels, d'autant qu'on ne le vit jamais exercer ni l'une ni l'autre profession s'étant de fait enrôler très jeune dans la marine marchande où il fit une carrière complète sur d'énormes paquebots.

Alors son rejeton, Henri Bairolt, né le 22 novembre 1964 à Montrouge, récemment promu directeur de l'Institut, était donc le fils de cet étrange ancien officier de marine et d'une certaine Marie Cournelle, infirmière accoucheuse à la maternité de l'hôpital Bicêtre.

Il fut un élève généralement médiocre mais révéla un certain talent à l'âge de 18 ans quand il obtint une bourse d'étude pour entamer une licence en biologie moléculaire qu'il poursuivit ensuite par un doctorat dans le monde de la recherche, puis finalement, de promotion en promotion, il devint péniblement à l'âge de 55 ans, au faîte de sa carrière, directeur de laboratoire. Pourtant, il n'avait vraiment rien d'un esprit brillant mais en revanche, Henri savait être obstiné autant que rigoureux dans son travail. En risquant une comparaison avec un personnage de La Fontaine on l'aurait plutôt vu en tortue qu'en lièvre. Quoi que ce

ne fut pas une tortue dénuée de toute ambition sociale. Mais grand lecteur devant l'Éternel, il avait toujours à l'esprit (pour sa bonne gouvernance) des personnages romanesques ou de grands philosophes ; or précisément en cette période d'incertitude celui qui le marquât en premier fut une femme : Nana.

Cette héroïne d'Emile Zola, née dans la misère rue de la Goutte d'Or, aura eu le mérite de progresser jusqu'aux plus hautes sphères de la bourgeoisie parisienne, tout en finissant malheureusement par retomber dans une déchéance plus profonde encore que celle de l'enfance en terminant sa vie dans une chambre d'hôtel atteinte par la petite vérole. Forcément dans l'esprit d'Henri, elle était le contre-modèle à ne pas imiter car l'homme en son for intérieur redoutait ces destins implacables ; avec quelque raison il pensait angoissé que sa condition pouvait aussi à tout moment basculer, surtout à son âge en face de défis qui allaient grandissant.

Comme Nana, il ne venait pas d'un milieu très huppé et était l'avant dernier fils d'un couple un peu « rock and roll » géniteur de 4 enfants issus par hasard de leurs amours improbables, ou plus caricaturalement comme l'aurait dit crument Coluche à propos de ce genre de personnages : « ces gens-là ont des enfants parce qu'ils ne peuvent pas avoir de chien », réflexion tout à fait pertinente sur le profil de la catégorie sociale dépeinte à grands traits, mais inexacte dans le cas d'espèce, car s'ils eurent des enfants ce ne fut pas sans posséder de chiens.

A moins d'être un génie, quand on est issu d'une telle famille il est très difficile de prendre l'ascenseur social en vue de gravir les

étages conduisant aux plus belles carrières académiques ; encore plus improbable de viser à la renommée internationale.

A cet égard, Henri ne tenait clairement pas ses parents en haute estime, aussi cette question ne cessait de hanter son esprit : « comment suis-je parvenu à un tel poste à responsabilité ? Moi la créature engendrée par de tels individus déstructurés. »

Il lui eut fallu l'apport d'une grâce divine ou d'une bonne fée penchée sur son berceau pour ne pas leur ressembler. Etat de grâce dont il finissait par se convaincre car bien qu'il n'en avait pas le profil, monsieur Bairolt se trouvait parfois certains traits de génie. Mais dans ce, cas la question était de savoir qu'est-ce qu'un génie ? Le professeur se la posait souvent tout en finissant par avoir sa petite théorie à ce propos.

Le génie, concevait-il en son for intérieur, se définit non par le niveau d'intelligence mais bien par la rupture, plus précisément par la découverte faite à contretemps ou celle survenant en avance sur son temps. Il y avait pour lui une parenté forte entre le visionnaire et le génie car tous les deux étaient capables d'apporter de telles nouveautés, en termes de connaissances aussi bien qu'en termes d'esthétique, au point de révolutionner une vision révolue du monde ou de la société.

Le génie se définissait donc non par le talent, même s'il lui en faut, ni par l'intelligence, même si elle est très utile, mais bien par la capacité d'initier les grands chambardements de l'histoire humaine ; en outre il se caractérisait également par l'introduction des nouveaux paradigmes en rupture avec la pensée dominante. Pour Henri, sans sortir des connaissances établies et des canons esthétiques, il ne pouvait jamais y avoir de génie. Hors de la novation, point de génial salut, tout au plus pouvait-on parler de

talent classique. En fin de compte, dans son esprit, seuls les pionniers avaient droit à ce titre exceptionnel.

Alors, pour mieux se convaincre de la solidité de sa théorie, il avait établi une liste des grands noms appartenant à cette catégorie assez hétéroclite.

Il y avait des génies majeurs, moyens, mineurs, puis finalement des hommes comme des femmes surdoués. Ces derniers n'étant pas systématiquement, loin s'en faut, parmi les plus grands innovateurs. Au fond, la plupart du temps ils pouvaient même n'être que des conformistes, certes capables des plus grandes prouesses intellectuelles, mais néanmoins sans jamais se projeter mentalement au-delà des anciennes structures des connaissances établies, autrement dit ils ne se démarquaient pas de la pensée dominante.

Sans grande surprise, il classait parmi les plus éminents représentant de la catégorie reine des noms comme ceux de Léonardo da Vinci, de Lavoisier ou d'Einstein car ces hommes nous ont réellement conduits vers des temps nouveaux en faisant basculer les connaissances d'une époque vers une nouvelle. Avec eux et après eux, le monde n'était définitivement plus le même.

Au milieu, il plaçait quelques grands génies politiques et militaires comme Alexandre le Grand, César, Winston Churchill, sans oublier son pendant français, Charles de Gaulle. Mais aussi des grands noms de la musique comme Mozart ou Beethoven.

Les généraux, tout autant que les empereurs trouvaient moins de crédit à son estime. En effet, dans les conceptions de monsieur Bairolt c'était d'abord l'état des connaissances techniques civiles et militaires qui permirent l'émergence des grands hommes capables d'accomplir les plus grands exploits guerriers, quant aux